

Navigare necesse est

Aline Apostolska

Volume 47, numéro 3 (269), septembre 2005

Lever l'encre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32859ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Apostolska, A. (2005). *Navigare necesse est*. *Liberté*, 47(3), 101–108.

Navigare necesse est

Aline Apostolska

*Nous cherchons au loin ce que nous ne pourrions trouver
qu'au plus près de nous.*

VICTOR SEGALEN

C'est un pigeonnier. De sa tour ronde à arcades, il domine l'île de Korkaria et sert de repère terrestre aux habitants autant qu'à ceux qui, de la côte, cherchent de l'œil un ancrage à la nuit tombante. De tous les pigeonniers de l'île, il est le plus haut. De son sommet, on voit loin. Le plus loin possible. Le plus loin que peut porter le regard. Le plus loin que peut porter le regard lorsqu'on est un adolescent du début du XIII^e siècle et que l'on est Dalmate, c'est-à-dire pas très grand. Néanmoins, de ce pigeonnier, en se hissant sur la pointe des pieds, on peut voir assez loin pour imaginer ce qui est derrière la limite où portent les yeux. Assez loin pour s'imaginer dépasser ce point. Assez loin pour que ce loin là soudain se mette à exister. Assez loin pour qu'on s' imagine se perdre et se trouver.

C'est ce que se disait le jeune Marko Diepolo, alors qu'il n'était qu'un jeune seigneur de l'île Dalmate de Korkaria, dans le golfe de Venise, durant les heures qu'il passait dans le vent tournant de cette île réputée pour ses houles ininterrompues, un vent de malheur, un vent maudit, à rendre fou... Perdu dans ses rêveries, la carte de Ptolémée à la main, Marko Diepolo se voyait déjà partir là-bas, un loin assez loin pour qu'il devienne le Marco Polo de sa réalité et de nos légendes, puis que Korkaria devienne Korcula, et que la Dalmatie, encore beaucoup plus tard, cesse d'être vénitienne.

Des décennies plus tard, lorsque revenu d'Asie il retrouve sa place dans la maison ancestrale, et qu'armant sa propre flotte contre la flotte gènoise il est fait prisonnier, il raconte ses mémoires et, y énonce sa devise, vraie ou légendaire, qui est toujours celle de la Dalmatie, et que la Croatie a repris dans son discours de candidature à l'entrée dans l'Union européenne : *Navigare Necesse Est*. Une devise héritée des pirates-navigateurs que sont les Dalmates depuis des millénaires, reprise par un aventurier et finalement par d'autres pirates aventuriers, tels que les politiciens du moment, mais une devise qui, pour moi, reste une devise d'écrivain.

L'écriture est, tout le long, une navigation nécessaire, une navigation en soi. Pas d'écriture sans risque tout comme pas de voyage sans risque. On ne peut rester à quai et écrire. Pour écrire, il est nécessaire de lever l'ancre à la faveur d'un coup de vent, d'une houle intérieure qu'il faudra suivre confiant sans savoir où l'on va. Ainsi, la situation de Marco Polo, enclavé dans une île battue par des vents tournants, soumis à la force d'attraction imaginative d'un Inconnu inaccessible au seul regard extérieur, est-elle une allégorie du processus d'écriture lui-même.

On pourrait tout aussi bien se reporter à Christophe Colomb auquel je me suis référée dans un de mes livres, disant que « la maternité c'est la capacité à partir pour les Indes pour arriver en Amérique, en rendant grâce au mystère du vent. [...] c'est le seul point commun que je lui trouve avec l'écriture, et avec la danse¹ ». L'engagement du corps, dans la danse, l'écriture et la maternité, constitue le point commun.

Car je ne crois pas qu'on écrive avec sa tête. En tout cas, moi, j'écris avec mon corps. C'est ce qui se trouve dans mon corps qui est dit par mes mots. C'est mon corps que, par-delà l'espace et le temps, par-delà les langues et les frontières, par-delà l'ici que

¹ Aline Apostolska, *L'homme de ma vie*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2003, p. 109.

j'habite, et le là-bas où je pourrais me trouver, par-delà mon sexe, mon âge, mes propres référents individuels, par-delà ma culture et celles que je porte en moi, c'est mon corps que le voilier de l'écriture transporte vers le corps d'un lecteur.

L'écriture est ce processus de navigation nécessaire qui permet de se libérer de l'enclavement du connu, battu par les vents mauvais, pour atteindre à des horizons rêvés toujours différents de la vision que l'on en avait. Car pourquoi créer une œuvre que l'on connaîtrait déjà ? L'écriture est un affranchissement de soi, un long et rude processus de libération de soi, une lente transformation alchimique de soi en étranger, une mue incessante dont chaque livre est une peau supplémentaire où se trouve, peut-être, une parcelle de notre vérité.

Pour se trouver, il me semble donc nécessaire de naviguer au risque de se perdre. Au risque de se retrouver aussi, dans cet allègement même, dans la déstabilisation, dans le martèlement de tout ce qu'on ne connaît pas, au cœur du plus obscur secret de nous-même, au sein de notre corps, avec un livre qui, lui, témoignera fidèlement de ce qui nous a échappé.

C'est là que se pose la question qui est en soi une autre définition possible de la littérature : si la littérature est un voyage, faut-il voyager pour écrire ? Se lancer dans ce thème exhaustivement ferait revoir l'histoire de la littérature au complet. Existe-t-il un écrivain qui ne se soit posé cette question, à laquelle on ne peut répondre qu'individuellement ? Segalen, pour ma part étudié à l'université Paris VII sur ce thème justement de Littérature et Voyage — une sorte d'euphémisme —, finit par reprendre lui-même cette phrase d'un autre penseur, Lao Tseu : partir c'est partir loin, et partir loin c'est revenir.

Mais parle-t-on d'un voyage géographique ? La question n'est-elle pas : que résulte-t-il du frottement du connu du monde intérieur

avec l'inconnu d'une vision extérieure nouvelle ? Quel effet le catalyseur du mouvement a-t-il sur l'imaginaire ?

Plutôt que de navigation, parlons simplement de mouvement. Écrire est pour moi le résultat de cette expérience organique dont le corps est l'éprouvette : se mouvoir pour émouvoir l'imaginaire, remuer les nappes phréatiques endormies au risque, parfois — comment le savoir ? —, de déplacer des plaques tectoniques. Carrément. Un tel mouvement interne ne peut, pour moi, être produit que par un mouvement extérieur, l'écriture étant alors une des manifestations tangibles de l'efficacité du processus : l'action complexe et créatrice du paysage extérieur sur le paysage intérieur.

Sans cesse, toute ma vie, j'ai provoqué ce processus qui m'est vital autant qu'il est indispensable à mon écriture. Partir. Revenir. Voir chaque année un horizon que mes yeux n'ont pas encore vu. Chercher l'Inconnu, comme Marco Polo cherchait le vent. *Navigare necesse est*. L'immobilité de l'acte d'écrire se nourrit d'une perpétuelle mobilité. Celle de l'inconnu qu'est la vie avec sa rythmique incessante. Prendre la route et toujours rouler sans carte. Je ne sais pas faire autrement : progresser pour moi, c'est se mouvoir. Partir voir là-bas si j'y suis. Risquer de m'y trouver. Ne pas pouvoir fuir.

Et finalement l'écrire pour m'échapper quand même.

C'est ce qui m'est arrivé progressivement et sans que je m'en aperçoive, durant les six années que je viens de vivre à Montréal. En quittant Paris, je n'ai quitté ni cette ville ni la France, mais le connu. Ce que je connaissais le mieux depuis toujours. Je me plais ces temps-ci à penser que Paris pourrait redevenir une ville neuve pour moi, que je pourrais même redécouvrir. Grâce à l'effet de l'éloignement, même Paris, ma ville et celle de ma famille, pourrait devenir un objet littéraire.

Six ans vécus à Montréal m'ont aussi récemment permis de comprendre que je n'écris que sur ce qui m'est lointain et étranger, comme si j'écrivais par besoin d'appropriation ou plutôt, de réappropriation.

Journaliste culturelle depuis plus de vingt ans, j'écris au quotidien sur l'actualité artistique de la danse contemporaine ou la littérature dans la ville où je vis, à Paris et, depuis l'été 1998, à Montréal. L'écriture journalistique remplit un rôle précis : témoigner de la vie artistique en un lieu et à un instant précis. Pour moi, seule l'écriture journalistique témoigne véritablement de la réalité d'un ici et maintenant ; seule cette forme est, selon moi, adaptée au réel, car elle seule est aussi éphémère que l'est la réalité.

Force m'est donc de constater que je n'utilise jamais les lieux de ma vie réelle pour y situer mes romans, pas plus, sinon moins encore, mes récits autobiographiques. Pas un roman à Paris, et le seul que j'ai consacré au Québec, intitulé *Tourmente*, je l'ai écrit à Paris dans la perspective de venir y vivre. À présent que je vis à Montréal, il ne me viendrait pas l'idée d'en faire le lieu d'un roman.

Cela est d'autant plus frappant dans un récit comme *Lettre à mes fils qui ne verront jamais la Yougoslavie*. Lorsque la guerre a éclaté dans ce pays de ma naissance, je n'avais plus aucun contact avec le pays ni avec les habitants, depuis plus d'une décennie, sans compter que j'ai dû y vivre en tout et pour tout — si l'on met bout à bout les vacances passées depuis mon départ en 1966, à l'âge de cinq ans — un an. Lorsque j'ai vu menacée l'existence de ce pays des origines, pour moi très lointain, nébuleux et irréel, au moins autant que l'est ma relation avec ma mère, je n'ai eu de cesse que de le conserver, en le reconstituant, en rassemblant les souvenirs épars et vaporeux qui y étaient rattachés pour le reconstituer. Avec le roman *Neretva*, je suis allée plus loin : reconstituer un siècle dans tout un immense territoire, temps et lieux de moi

complètement inconnus, et précisément parce que complètement inconnus, objets de roman.

En ce sens, que ce soit un récit ou une saga romanesque, il m'est nécessaire que mon propre rapport au lieu et au temps du récit soit complètement hors de la seule réalité vraie qui soit, celle de l'ici et maintenant. Cela se vérifie *a fortiori* dans un autre récit, *L'homme de ma vie*, construit autour des noms de villes qu'évoque en moi le souvenir de certains hommes. Mais, bien à l'inverse de ce qu'on peut penser, c'est une cartographie totalement imaginaire. Et si ces hommes ont tous existé, l'éloignement en temps et dans l'espace les a transformés en personnages, sans plus ni moins de vérité que les personnages de mes romans.

Il en va de même pour les lieux qui constituent l'ossature du livre : bien sûr, ils sont vrais et gravés comme tels dans ma mémoire, mais justement : les villes, bien réelles, dans ce parcours littéraire à travers les dédales de ma mémoire affective, à la recherche de la femme que je suis devenue, constituent les décors de carton-pâte d'une imagerie intérieure. C'est pourquoi j'ai eu tant de mal, et j'ai tant souffert pour tout dire, en écrivant trois chapitres précis, ceux qui sont consacrés à mes fils et celui, à l'homme qui était encore mon amant au moment où j'écrivais le livre. J'avais purement et simplement l'impression de les tuer. Car écrire, transformer en personnages des personnes avec lesquelles vous allez passer à table en quittant votre ordinateur, n'est-ce pas justement les tuer, en les envoyant illico, par le biais même de l'écriture, au pays de l'imaginaire, qui est en tout point opposé au pays réel de l'ici et maintenant. Annie Ernaux, spécialiste du genre, le dit elle-même : elle écrit son journal tous les jours, et puisqu'elle l'a écrit, il n'est plus le sien. Alors elle le publie.

Ainsi, pour moi, la littérature recouvre-t-elle exclusivement le territoire qui n'est pas celui de l'« ici et maintenant ». Dans ce territoire-là, nous sommes tous, toujours, des étrangers.

Ainsi, le lieu de l'écriture littéraire est-il l'écriture. Même si une histoire se situe dans un pays réel, dans une ville nommée, en un temps daté, ces éléments demeurent un « décor », fortuit et aléatoire, qui n'agit que peu sur le sens véritable de la littérature qui reste, pour moi, la tentation de se rapprocher du mystère de l'humain, mystère aussi atemporel et impérissable qu'universel.

Je le vérifie à chaque nouveau titre publié dans la collection « Ici l'Ailleurs » que je dirige chez Leméac depuis 2001. Cette collection est composée de récits intimes sur les sources de l'écriture. Chaque auteur évoque, au fil des pages, un ou plusieurs lieux géographiques circonscrits et nommés, cependant, l'Ailleurs — forcément avec un A majuscule —, dont il est question reste l'écriture elle-même. L'écriture est en soi un lieu ; elle est son propre lieu. Ce lieu de l'écriture n'est-il pas toujours celui de *La Mancha*, universelle et atemporelle, partout et nulle part et toujours, en définitive, uniquement au plus près de nous.

Car un écrivain qui aurait trouvé son « lieu », qui pourrait le nommer sans dilemme, continuerait-il à écrire ? La question est : pourquoi donc continuerait-il à écrire ? L'écriture est une navigation qui se passe de destination. Lieux littéraires et lieux géographiques ne se superposent pas. À moins d'écrire un article pour le *National Geographic*, en littérature, la géographie n'a d'intérêt que parce qu'elle offre un accès à la géographie intérieure des personnages. C'est un procédé qui m'est personnellement cher et que j'utilise pour rendre visible, matérialiser le panorama et les dynamiques de l'inconscient de mes personnages.

Par opposition complémentaire à l'écriture journalistique, l'écriture littéraire demeure donc pour moi un ailleurs atemporel, ce que les ethnologues appellent le *Nilo tempore* : un *Neverland*, ce « pays du jamais », que le terme anglais traduit plus justement que l'expression française « pays imaginaire ».

Ainsi le loin là-bas demeure-t-il à la fois l'objet et le catalyseur de l'écriture, le vaisseau et la destination de la nécessaire navigation. La littérature répète sans fin le scénario de la navigation première, LA navigation première et nécessaire à tous les spécimens humains : la naissance. La littérature, parce qu'elle est une levée d'ancre en soi, permet de répéter la levée d'ancre première. Chaque départ est une nouvelle naissance, un nouvel adieu à la mère, à la terre, à la mort. La mort, dont chaque départ rapproche.

Dans le vaisseau de son *Neverland*, le vaisseau de la littérature nous fait ainsi traverser d'un Inconnu à l'autre. *Navigare necesse est*.

Le reste est la vie ici-bas.